

Poèmes

Pierre Laberge

Volume 18, numéro 3 (105), mai-juin 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, P. (1976). Poèmes. *Liberté*, 18(3), 10-19.

Poèmes

A Myriam Archambault

I

je me vois toujours dans le silence
marchant vers un arbre de neige
le froid fléchissant mes épaules
accablé d'inespoir quêtant demeure
car l'attente vaine épuise la foi
et l'impatience ouvre mes veines
en quelque lieu qui me ressemble
enfin trouverai-je ma patrie

II

ainsi je me meus dans l'irréel
au loin du centre et du sens
avec chaque mot empreint de doute
(car plus rien n'émeut le futur
la parole ne déploie d'espace
porteur de visages voisins)
tel que l'homme ne croit à l'espoir
tel qu'homme n'a l'espoir d'espérance

III

femme ô corps fendu pour la foudre
si je me quitte au loin de toi
c'est que je suis ce nul en effroi
sans plus de sang que le souffle
je ne suffis plus qu'à ma peine
et l'ombre me poursuit de la croix
mais sache qu'un jour j'eus dessein
de joindre l'éclair à l'étoile

IV

camarades les temps sont troubles
et mon âme s'oublie de trahison
car tant de fois de nuit revenu
lors même que le corps s'était tu
vers cette aube improbable et pure
et trop tari par la tourmente
pour y boire même un peu de paix
l'obscur du plein jour me rejoint

V

toi seule me guide encore
sur le chemin de misère
ombre future à mes pas
écho promis à mon coeur
mais pourquoi m'avoir vêtu
de ce corps et de tendresse
tremblant de nuit solitaire
et de si froide étreinte

VI

je m'en irai sur le chemin ténébreux
vers la frontière que nul ne sait
mourir à ma naissance du même effroi
attentif au battement du coeur qui cesse
comme un sourire assailli se casse
avant d'avoir démêlé le vrai du faux
avec la nostalgie d'une amour humaine
avec la nostalgie d'un amour humain
et le souvenir à peine d'une autre main

VII

trouver demeure enfin dans l'espace
un hurlement d'oiseau la nuit
ce captif de l'errance que je fus
un dernier aveu un ultime éclair
basculer dans l'ombre très fidèle
sanctionner l'erreur et le miracle
où nulle façade à soutenir
où nulle vanité sera nécessaire

VIII

taire l'encombrement des mains
aussi les yeux torturés en vain
épiant le moindre signe fraternel
parmi la foule incompréhensible
cherchant quelque visage révélateur
fourbu d'amour qui se retire
l'attente cessera de la mort
et l'abandon de toutes questions

IX

alors que la mort même ne sera plus
que ce mirage interrogé
par d'autres d'avoir vécu
l'aube se lèvera peut-être enfin
sur une terre moins misérable
le soleil se lèvera peut-être enfin
pour la première fois sur mon corps
remis à la vérité de son corps

X

au moment mortel je me dresserai
comme au seul rendez-vous tenu
de moi-même nul n'en saura rien
(rien ne fut de cette apparence
que je n'aie inventé son âme)
— mais du lieu sans lieu de déraison
une voix nulle enfin parlera
d'amour au niveau de toute chose

PIERRE LABERGE